

L'INVITATION DE MARTYRIO

— Ay, Aouela ! s'écria Martyrio, sur le journal j'ai lu, l'aut' jour, la manière qu'elle a eue Amparo de vous recevoir...

— De quoi tu parles ? coupa sèchement la grand-mère.

— Pos du putchero qu'elle a eu le culot de vous présenter ! fit Martyrio. C'est le Séraphin qu'il a fait un artic'... Quand je pense que, délicate comme elle sait que vous z'êtes, elle a eu le toupet de tout met' à cuire dans la cuvette émaillée, révulsée je me mets !

— Tout ça, c'est des trastos viejos, articula la grand-mère ; d'abord y a longtemps et ensuite je l'y en veux pas du tout à Amparo. Chacun y fait selon ses moyens ; si sa mère elle l'y a pas appris à se servir d'une marmite, y a pas à s'étonner qu'elle elle sache pas. De toutes façons, j'ai pas goûté à ça qu'elle avait préparé : j'ai bu de la tisane de quat' fleurs.

— Je sais, je sais, fit Martyrio : le Séraphin y l'a mis dans l'artic'.

— Çui-là y fait de l'argent de tout ! fulmina la grand-mère. Pour toucher des sous, y nous déshonorerait toutes ! L'aut' jour je me promenais avec la Golondrina dans le quartier des theat' et qu'est-ce je lis sur une affiche ? qu'à l'Opéra on jouait "Péléas et Médisantes". Otra vez, je l'y ai dit à ma fi' ; tu vas 'oir qu'il a mis de la musique et des chansons sur le "Patio a Angustias" et qu'en train de se ramasser le fric à couffins y doit t'êt'. Tout ça, sur le dos à nous z'aut' ! J'espère que Fabius y va l'écraser d'impôts que, depuis le temps qu'y se paye not' bobine, la moitié de la Fronce il a dû s'acheter !

— Bueno ! interrompit Martyrio, vouez hégémonie le Séraphin si vous voulez mais ça n'empêche que, quand le l'y ai raconté à Pépico mon mari la manière qu'elle vous z'avait reçue Amparo, comme une furie y s'est mis. "Y faut absolument que t'y invites la grand-mère et la Golondrina à manger chez nous, y m'a dit ; on fera une fête à tout casser ; et même, pisqu'on peut pas faire otromont, on invitera tes parents, Angustias et Bigoté, à qu'y profitent."

— Ouille ! A estas horas tu vas pas te déranger, exhala la grand-mère. Moi je préfère manger du pain et de l'ognon chez moi que d'aller de paranda chez les z'aut'.

— Aouela, vous z'allez pas me faire l'affront de refuser mon invitation ! explosa Martyrio. Surtout que vous z'aviez consenti à aller chez Amparo.

— Voui, fit le grand-mère, mais Amparo elle habite à deux pas de chez moi, juste à côté des Champs z'Elysées ; toi, t'y habites la banlieue.

— Et quoi la banlieue ? proféra Martyrio ; la banlieue c'est pas plus loin que les Champs z'Elysées ! Vous prenez le train à la Garce à Lazare, dans le wagon vous vous asseyez et, dix minutes après, vous z'êtes chez moi, à Nanterre. Pépico, mon mari, il ira vous chercher à la descente avec un bouquet de fleurs, comme si vous seriez une vedette ; un copain à lui y prendra son flash pour qu'on aie un souvenir de quand vous mettrez le pied sur le quai : ni Marlène Dietrich elle sera accueillie comme vous le serez !

— Tchica, déclara la grand-mère, t'y es bien genti', mais moi tu sais, les voyages à mon âge ! et, en plus, j'ai l'estomac trastorné : de tout je mange pas !

— L'entention j'ai de pas vous faire manger de tout, se récria Martyrio. Rien que des choses fines. Vous croyez que je sais pas recevoir ou quoi ? Vous savez pas, vous que j'qu'au Chef de Chantier à mon mari — que lui aussi il est au chômage — l'aut' jour on l'a eu à déjeuner avec sa femme, una répiquéea, qu'elle a fait la dégoutée, pasque je l'y avais préparé un couscous, à me

dire qu'elle aimait pas les nourritures z'étrangères, comme si, depuis vingt ans et plus que les Pieds-Noirs y sont en Fronce, le couscous c'était pas devenu le plat national !

— J'espère que tu vas pas nous faire un couscous, proféra la grand-mère, que, si c'est la recette à ta mère que t'y appliques, avec une truelle y faut que tu le serves, pasque comme du ciment elle fait le grain.

— C'était du Garbit, murmura rapidement Martyrio.

— Des pons de terre à l'eau tu me fais, plaïda la grand-mère, comme ça, y aura pas de surprise. Avec un stékaché, bastanté hay !

— Vous rêvez ! sauta Martyrio. Des patates bouillies ! Ça y manquerait ! Faites-moi confiance que, pour ce qui est de recevoir, à moi le pompon.

— Y a verremos decian los ciegos y nonca veian, commenta le grand-mère pour elle seule.

★ ★ ★

Le grand jour arriva et la grand-mère, flanquée de la Golondrina, de Bigoté et d'Angustias, se retrouva chez Martyrio et Pépico qui habitaient une H.L.M. zigouratique à la périphérie de la Défense, sur la commune de Nanterre.

— Ay ! Quelle joie de vous voir ! affirma Martyrio, en plaquant sur les joues de la grand-mère deux baisers retentissants. Entrez ! Entrez ! Depuis ce matin cinq heures mon mari et moi on est en cuisine !

— Je t'avais dit qu'y fallait pas te déranger, gronda doucement la grand-mère. Si j'aurais su, je me serais pas pointée. Je t'avais dit de faire les choses simplement.

— Plus simples on peut pas, déclara joyeusement Martyrio. je vous ai fait une belle tranche de jambon cuit pour commencer. Le charcutier il a tué le cochon pour vous esecialement : il est frais comme la rosée ; et y m'a donné sa photo et tout pour que vous la voyez. Regardez, ajouta-t-elle en brandissant un carton saumoné, regardez s'il est sympathique ce cochon : il a le sourire et tout !

— Et pour une tranche de jambon tu t'es levée à cinq heures du matin ? ricana la grand-mère.

— Non ! reprit Martyrio ; aussi je vous ai fait des pâtes !

— Anda hija ! murmura la grand-mère, la rate tu t'es pas foulée !

— Mais c'est pas des pâtes comme toutes les pâtes, scanda Martyrio. Le beurre que j'ai mis dedans c'est nous z'aut', mon mari et moi, qu'on l'a fait. A la main !

— Qu'est-ce tu me racontes ? décocha la grand-mère. T'y as fait le beurre toi-même ?

— La vérité pure c'est ! fit Martyrio. J'ai voulu qu'y soye frais du jour pasque je sais que vous avez les tripes en dentelle, l'estomac en carton et le foie comme du mou.

— Baya de corvée que tu t'es z'imposée, déclama la grand-mère ; comme si chez le marchand y en aurait pas du beurre ! Tu sais pas toi que la Fronce elle sait plus quoi faire de ses surplus ; qu'elle les brade à la Russie de tellement qu'elle en a ; que Mitterrand il l'y a dit à Andropov : "Moi je vous vends du beurre de balde et vous vous me vendez vos gaz un ojo la cara et encore y faut que je vous mette le tuyau ! Ça peut pas durer comme ça !". Tu serais allée dans le premier Prisunic venu et du beurre t'y en aurais trouvé en-veux-tu-en-voilà.

— Voui, mais pas le même beurre que le mien, frétila Martyrio ; le mien avec du lait écrémé je l'ai fait pour pas que ça soye lourd sur vot' vent'. Hier j'ai acheté un lit' au Prix-Mystère ; à cinq heures ce matin Pépico il était debout ; on a mis le lait dans z'une bou-

teille pendue avec une ficelle à la suspension de la cuisine et vas-y qu'il a baratté pendant deux heures; et baratte que je te baratte. Y l'y est sorti un atome de beurre, comme le pouce de gros. Comme le goulot de la bouteille il était étroit, on a eu un de ces mals à le tirer!

— Regarde que si t'y as pris du lait écrémé pour faire du beurre, commenta la grand-mère, y faut encore s'étonner qu'y t'en soit sorti un atome comme le pouce de gros. C'est un miracle!

— Et frais, s'exclama Martyrio sans entendre; regardez le carton dans lequel y avait le lait s'il a bonne figure, sans poussière ni rien.

La grand-mère regarda l'emballage avec attention et demanda avec sévérité:

— Quel jour on est aujourd'hui?

— Le 13 mai, répondit Angustias.

— Ça tombe mal, asséna la grand-mère, que ton lait il était valab' j'qu'au premier février. Regarde la date là!

Tous se précipitèrent pour déchiffrer l'inscription au flanc du berlingot. Martyrio était consternée.

— Si tu me fais du beurre frais avec du lait rance, commenta la grand-mère, on est pas sortis de l'auberge! Et qu'est-ce t'y as fait comme pâtes? Des nœuds de cravate ou des coquillettes?

— Des nouilles plates! sauta Martyrio avec un vague espoir au cœur.

— Qué hasco! fit la grand-mère; les nouilles plates on dirait le ver solitaire. T'y as pas de la tisane des quat' fleurs?

